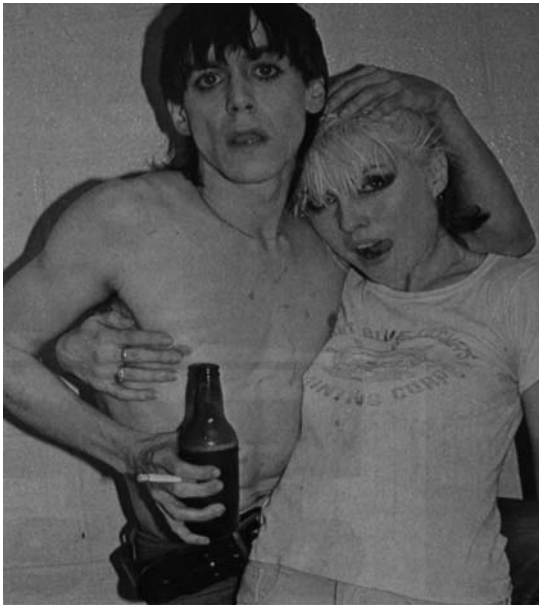


HOBBO



F R E E L E T T E R

DISQUES, FILMS, LIVRES, COMICS & PUNK COUNTRY



Faites-vous de nouveaux amis avec les bières HOBO

"Vous avez affaire à une femme qui, quelque part en cours de route, a égaré le peu de foi qu'elle avait jamais eu dans le contrat social, dans le principe de progrès, dans le grand dessein de l'aventure humaine"

Joan Didion

(A problem of making connections, LIFE décembre 1969)

THIS MODERN WORLD by TOM TOMORROW



Un arriéré, je suis. Des arriérés, j'ai.
Si on se demande pourquoi un troisième numéro de HOBO débarque sans prévenir quelques onze ans après le deuxième, c'est en partie parce que j'ai des ardoises, des dettes, des comptes à apurer.

Au moment où l'affaire est partie en sucette, je n'étais pas tout seul. C'est venu après.

Dans le texte inaugural de HOBO, je me glorifiais (histoire sans doute de gonfler les effectifs) d'écrire mes textes à deux, moi et mon ombre. Triste présage puisque je n'ai pas tardé à devenir l'ombre de moi-même et, pendant un temps qui m'a semblé infiniment long, à flotter sur la folie (sans y sombrer totalement). Aujourd'hui, je n'ai plus aucun contact avec les quelques personnes enrôlées dans cette galère. C'est à elles que je pense. Le temps a passé. Un incident technique a eu lieu. Des octets se sont éparpillés aux quatre coins d'un disque dur et par une cruelle négligence de ma part (ou une malveillance préméditée, allez savoir), j'ai échoué à rassembler ces bribes d'informations, provoquant ainsi la perte d'une correspondance de plusieurs années et une partie de ce qui aurait pu devenir HOBO #3.

Voici donc un numéro coupé en deux. D'un côté des écrits à peu près présentables datant de fin 2003 (dont deux par cette vieille canaille de Jack In The Box), de l'autre deux textes récents (dont l'un figure là uniquement parce que je n'ai pas réussi à le refourguer ailleurs).

C'est peu, c'est tristement bancal, c'est bassement personnel.

Mais ce n'est pas tout. C'est aussi parce qu'en choisissant ce titre (HOBO), j'ai la faiblesse de croire avoir choisi non seulement un mot qui sonne bien, riche de sens (il évoquera presque certainement quelque chose à quelqu'un quelque part) mais aussi un mot qui (pour ce qu'il m'évoque à moi, ici et maintenant) touche à l'essentiel, au social comme au privé. Et aujourd'hui que je préfère par dessus tout battre la campagne avec mon chien et écouter une énième reprise de « Wayfaring Stranger », si vraiment Ho-Bo est la contraction de « Homeward Bound » et si, en battant la campagne avec mon chien tout en sifflant « Wayfaring Stranger », je me trouve exactement (ou à peu près) sur ce chemin du retour (dont Homeward Bound est la traduction approximative), ce n'est pas que le voyage touche à sa fin mais que, rare félicité, une fois au moins, pendant quelques heures, j'aurais arpenté un chemin qui en valait la peine. De ça également, je suis redevable.

Et si on se demande l'intérêt de tout ceci, je ne saurais que dire de plus sinon rappeler que, malheureusement, dans ce monde où le capital fait la loi, l'un (l'arriéré) ne va jamais sans l'autre (l'intérêt).

Cosmo

Recommandations :

Livres : Ron Rash : Une terre d'ombre / Pierre Bergounioux (intégrale)
Musique : JB Nelson, Bob Wayne, Delaney Davidson, Scott H. Biram, Holly Golightly & The Brokeoffs, Otis Gibbs, Adieu Gary Cooper

Contact HOBO :

- e-mail : cosmozebra.hobo@gmail.com

HOBO #3– avril 2014

Contributions à ce numéro : Cosmo, Jack, Jimmy McNulty, Bunk Moreland, Jay Landsman, Clay Davis. Walker Evans.

Ghost Page



LE NEZ DE PERSONNE (nobody nose)

#5

Dans un compte-rendu de « L'Étranger », Sartre a défini l'existentialisme en comparant le personnage de Camus avec un homme que l'on observe à travers la vitre d'une cabine téléphonique. On perçoit ses gestes, le mouvement de ses lèvres ; mais faute d'entendre ce qu'il dit, de connaître la signification de ses actes, on n'éprouve qu'une impression d'étrangeté, d'agitation absurde. En 1976, un spectateur perturbait l'avant-première d'un film inspiré de l'oeuvre de Nietzsche en se levant brutalement de son siège : « Jamais Superman n'enfilerait son costume dans une cabine téléphonique ! Je vais boycotter ce film ! »

Les grands courants philosophiques du XXème siècle ont, je le crains, été sérieusement mis à mal par l'avènement de penseurs modernes tels que Cegetel, SFR, Orange ou Bouygues Telecom.

Et quel meilleur endroit pour en juger que le festival des Vieilles Charrues en Carhaix (29) réparti sur 3 jours qui attirent pas loin de 60 000 spectateurs par journée, ce qui représente au bas mot quelques 59 999 téléphones portables, soit un déploiement technologique assez impressionnant pour une si petite commune. L'aspect utilitaire du portable l'emporte largement sur son côté gadget, on s'en apercevra bien vite quand, confrontés à des situations inattendues, il est fait appel à notre sens pratique pour démêler des questions ardues comme distinguer une overdose d'éthanol d'un coma profond, ce qui, sur la foi du contact visuel, n'est pas à la portée du premier secouriste venu. Le téléphone portatif prouve alors son utilité afin d'en référer à sa hiérarchie : « Chef ! Nous avons un homme à terre ! ». Ce week-end, le personnel de la Croix Rouge a procédé à mille et quelques évacuations, il n'est à dénombrer aucun trépas. Dieu veille sur les ivrognes.

Carhaix est à deux pas de chez moi, j'ai pris l'habitude d'y aller chaque année pour tester mon humeur et ma résistance à l'ennui. Parfois je suis euphorique et il m'arrive de m'adresser à de parfaits inconnus comme un hôte surmené et dépassé par l'évènement (« oh vous avez pu venir, c'est cool, on se revoit plus tard, content de vous voir »), le plus souvent je me fais chier comme un rat mort. L'année dernière, ma sinistrose était au plus haut. J'étais d'humeur massacrant. L'expression de mon visage devait me trahir puisque le molosse de service me demandait franco si je n'avais pas sur moi de couteau. « Non », j'ai fait. « Et pas de fourchette non plus ». Ça l'a fait rire l'animal. Ces employés de la sécurité sont dotés d'un humour que je ne partage pas. Que dire des VC 2002 ? Mortel. Je ne m'étais jamais autant emmerdé de ma vie. Pour être plus précis : je ne m'étais jamais autant emmerdé devant 60000 témoins. Frigo avait joué dans la canicule et quelques minutes avant le concert de The Cure, la température avait baissé d'une quinzaine de degrés. Je me disais qu'ils y allaient un peu fort sur les effets spéciaux. Rien à faire : je n'étais pas dans

le mood. Avant complet refroidissement du cerveau, je décidais de me tirer.

Cette année, sans être plus chaud que ça, au moins deux noms sur l'affiche me mettaient dans de meilleures dispositions. Le concert de 22 Pistepirkko n'était pas fabuleux mais ça passait. P.K s'était fait la tête de Neil Young, c'était réussi. Un quidam est venu m'aborder, son programme en main, pour me demander qui passait. Ma réponse fulgurante a reçu un écho étrange, il a replongé le nez dans son programme et s'est mis en tête de répéter ce que je venais de dire, ce qui pour le novice est particulièrement casse-gueule. Comme on ne sait pas compter phonétiquement en finlandais, on dit « touainetitou » par convention. Ça c'est la partie facile. Ensuite, la langue bute inmanquablement sur la première des quatre syllabes à venir, faisant passer le plus chevronné des orateurs pour un pitoyable bègue, je vous jure, essayez, ça ne rate jamais. 22 Pistepirkko. Du gâteau. De leur répertoire foutraque, ils n'avaient apparemment retenus que les slows et les mid-tempo. Assommant à la longue. Et puis, que Ari Harivanen vienne tous les 5 minutes pousser la chansonnette, moi je veux bien, mais vous connaissez la bonne vieille blague : « - Quelle est la dernière chose que le batteur ait dite avant de se faire virer du groupe ? – Hey les gars, j'ai écrit quelques chansons : si on les enregistrerait ? » J'ai mes préjugés. Le groupe a connu des jours meilleurs mais, à vrai dire, moi aussi. Quelques moments auraient pu sauver les meubles mais le sublime « Coffee girl » a été irrémédiablement gâché par le sans-gêne de mon voisin de coudée, lequel devisait à très haut volume dans son téléphone portatif. Je ne veux pas m'engoncer dans les principes mais vous êtes tout comme moi juges de la nature humaine : un mec qui tape la discute pendant le supramagnifique « Coffee girl » appartient sans équivoque à la catégorie des sales types. Après cette prestation mi-figue molle mi-raisin sec, il faut prendre son mal en patience pour voir Supergrass. J'avais toujours trouvé ces gars-là un poil besogneux mais le dernier album (« Life on other planets ») a complètement balayé mes réticences. Comme si la grâce de Dieu, d'Elvis et de Marc Bolan était soudainement tombée du ciel pour leur conférer prestige, hargne, souplesse, élégance et talent. Un album de très grande tenue. Sur les planches, rien de ce qui fait la qualité du disque ne saute aux yeux. Les enchaînements sont laborieux, la magie absente, l'interprétation poussive. Gaz affiche une saine arrogance, l'enthousiasme n'est pas franc. A lire ce piètre descriptif, vous aurez du mal (et moi aussi) à me croire si je vous dis que j'ai été conquis. C'était un mauvais concert mais je suis parfois porté à l'indulgence.

* * *

Cet été je suis allé voir les Groovie Ghoulies. Alors que mes fonction motrices étaient sérieusement entamées par une journée de travail, j'ai décidé de faire 200 bornes aux commandes de ma ruine à quatre roues (la fidèle Cosmomobile) jusqu'au Mondo Bizarro, comme ça, sur un coup de tête, de manière brusque et irréfléchie, juste pour la gloire collective et ma culture personnelle. Le concert était joyeux et coloré. Les morceaux s'enchaînaient vite, le public se déchaînait plus lentement. Les Ghoulies ont joué leurs classiques : « Do the bat », « Zombie crush », « Ghoulies R go », « She's my vampire girl » ainsi que quelques reprises « Amandine » des Dragueurs, « R.A.M.O.N.E.S » de Motörhead, « Pet semetary » des Ramones. Le contraire, en ce lieu et sous cette latitude, aurait constitué une faute de goût et un manquement aux convenances. Ici, si on omet de rendre hommage aux Ramones, on frôle l'incident diplomatique.

Les Ghoulies sont enjoués et communicatifs mais la barrière de la langue ajoutée à l'apathie générale n'engageait visiblement pas à la répartie. A un moment, le concert se limitait à de simples échanges entre le Ghoulie en chef et votre dévoué serviteur qu'un état de fatigue grandissant et une aura rapetissante n'empêchaient nullement de réclamer morceaux sur morceaux, chaque requête motivant Kepi davantage. « Doing fine » (traduction française fournie sur demande, Kepi exigeant d'une Roach récalcitrante qu'elle joigne immédiatement la pratique à la théorie), « The girl (is an unsolved mystery » (« le morceau que je voulais jouer » nous révèle à notre plus grande stupeur une Roach inhabituellement expansive, Kepi embraye aussitôt à mon attention : « et Scampi, quel morceau elle veut jouer ? » me lance-t-il – « hey minute ! comment le saurais-je, on se connaît à peine ! »). Tout ceci sur le ton de la conversation, quand je pense que je me suis souvent époumoné bêtement pour réclamer des morceaux à des stars dures d'oreilles alors qu'il suffit de s'adresser à des gens réceptifs et amicaux pour obtenir un résultat assurément plus spécifique. Je serais idiot de m'arrêter en si bons termes et je termine le quiz en demandant « Are you passionate » et « Fun in the dark ». A la plus grande joie de Kepi qui me pointe de l'index en hurlant « You guy rocks ass ! », expression argotique que l'on peut grossièrement traduire par « Toi bonhomme, tu roques le cul ! », ce qui, à cette heure de la nuit et à ce niveau d'alcoolémie, était certainement la chose la plus gentille que l'on puisse me dire.
Kepi Ghoulie : j'te kiffe.
Roach Ghoulie : j'te kiffe.
Scampi Ghoulie : j'te kiffe.



Autre étape de mon mini-périple estival : le double concert des Dixie Buzzards, groupe suédois de cajun-garage-punk-rock'n'roll, d'abord au bar « Le Galopin » à Guingamp (22) (et le lendemain à Douarnenez (29) pour un apéro concert en plein air et en plein jour). « Le Galopin » est un sympathique estaminet dont la mascotte est un vieux chien arthritique et presque aveugle. Son propriétaire a affublé le petit animal fidèle d'un patronyme chrétien (il s'appelle Bernard), inscrit au calendrier et tout, ce qui, en fonction du point cardinal vers lequel on se tourne à l'instant de la prière, pourrait fort bien le faire passer pour un chien d'infidèles. Il aime la musique, il écoute les Dixie Buzzards et il remue la queue. Peu de choses nous différencient.



Les suédois sont venus en famille. Martin secoue sa guitare argentée, Debbie joue de la batterie debout. Le premier produit de leur union est en coulisse, bien à l'abri dans son berceau, sous surveillance des grands-parents. Le second produit de leur union est sur scène et explose en un rock'n'roll rêche et dansant, quelque part entre les Gories et les Oblivians, à faire swinguer les profanes ou les quelques égarés s'étant trouvé là sans même savoir qu'il y avait un show ce soir. On danse, on s'amuse, on laisse le bon temps rouler. Le troisième larron, Ari, multiplie satiriquement les postures de tous les guitar-heroes retraités ou en exercice. Effet comique assuré. Ils jouent tous leur morceaux et finissent par un « Louie Louie » ravageur.

Le temps est au beau et je me retrouve sur le trottoir, le berceau à ma droite, Martin Savage à ma gauche. Je lui demande s'il envisage un jour d'aller enregistrer à La Nouvelle Orléans. Les lumières s'éteignent. Car si sa guitare est argentée, ma candide question lui rappelle douloureusement qu'il est, lui, sérieusement désargenté. J'ai l'impression de gâcher la fête, je ravale mes questions et j'en suis réduit à interviewer le bébé. Il ne m'en dit pas davantage que le père mais, fort de mes centimètres supplémentaires, de mes bières ingurgitées et de la petite graine de rêve que cette chouette soirée a planté dans ma tête, j'esquisse un geste ample tel celui du semeur vers la rue, le caniveau pisseux, les bicoques en vieilles pierres, la cabine téléphonique à droite, la station service à gauche, le cinéma un peu plus loin, et encore plus loin, si on veut bien, le ciel bleu, la mer et la Louisiane. Je lui désigne tout ça et, pour vérifier son degré d'attention à ma magistrale démonstration d'illusionniste, me penche un peu au-dessus du berceau. Il pionce.
« N'empêche », j'y dis, « Un jour, tout cela sera à toi ».

Cosmo (juillet 2003)

YOU CAN'T JUDGE A BOOK BY LOOKING AT THE COVER



On aura beau dire, et tant pis pour les clichés, mais les années qui vous restent en tête, celles que l'on regrette toute sa vie, c'est bien simple, rien que d'y penser, y a vos cheveux qui se redressent comme jadis, et sans le vouloir, votre lèvre supérieure remonte, imitant le célèbre rictus « roue-qui-déjante » de Sid Vicious, ouais c'est ça, 1976 et les deux qui suivent, pour moi et plein d'autres dont John King sans doute, merde comment finir cette grande godiche racoleuse de phrase piégée maintenant que le décor est planté ? Bah c'est simple, je ne me suis jamais senti aussi bien qu'à cette époque, voilà c'est ça. Les Pistols et les Clash (ouais, nous on disait « les Clash ») nous bourdonnaient dans la tête, on étaient des gamins rigolards, vaguement conscients de notre différence revendiquée à fond, une petite bande d'apaches gentiment turbulents, éclaboussant le monde de nos éclats de rire qui sentaient la bière fraîche, tout fiers de provoquer des regards intrigués et inquiets, merde on était des PUNKS !

Ce bouquin parle dans sa première partie des jeunes punks basiques, qui habitent la province, vont encore en classe et n'ont pas le fric

nécessaire pour se payer l'uniforme que Malcolm McLaren imposera en Angleterre : les pantalons en vinyle et les T-shirts de chez Sex . Nous, comme John King et ses potes, on se débrouillait pour choper un look correct à peu de frais : la veste de mariage de mon père lacérée au rasoir et rafistolée avec des safety-pins, un brassard rouge « Clash » et une chemise ruinée par des slogans vengeurs au pochoirs, ferrailles en tout genres et chaînettes, ça coûte pas un rond, c'est créatif et voilà le Johnny Rotten local prêt à frimer dans la cour de récréation.

Ceux du livre vivaient à Slough, England. Nous autres, à Florennes, Belgium. Shit holes. C'est tellement agréable de tomber sur un mec qui sait qu'en 1977, il n'y avait pas de crêtes fluo de 20 cm, faudra attendre les Exploited et les Plasmatics pour ça.

Ce mec sait aussi qu'en 77, le grand truc des crétins c'était « Saturday Night Fever » avec ce Travolta jeune INSUPPORTABLE et la daube immonde des Bee Gees en fond sonore. On entendait JAMAIS les Ramones à la radio. Je ne vous parle même pas de la télé !

Alors quoi ? Eh bien, pendant toute la première

parie du roman, celle qui se passe en l'An de Grâce 1977 donc, on suit cette adorable bande de branleurs dans ses virées à Londres, la CAPITALE, nous c'était Bruxelles mais le flash est pareil quand on rencontre nos premières punkettes, méchante coiffure à crins dans les yeux charbonneux, mini-jupe en skai et puis les bas noirs, abîmés bien comme il faut, histoire d'aller avec la moue farouche. Ces filles me faisaient l'effet d'oiseaux de science-fiction, elles étaient l'idéal féminin de notre gang, des icônes, les plus belles nanas du monde, voilà ce qu'elles étaient.

Non, je ne vous raconterai pas le drame qui constitue l'intrigue principale du bouquin, vous verrez bien, c'est con et cruel comme la vie, il y a toutes ces choses que « les gens » ne comprendront jamais, jamais ils n'apprendront, tas de lavettes jouant les durs au nom de la normalité, ils ne disparaîtront jamais car ils sont nombreux, leur nombre les conforte dans leur connerie, certains passages se lisent les poings serrés, la rage aux tripes, l'envie de défoncer des gueules de faux Travoltas de banlieue à coup de pompes, des bottines montantes de l'armée, eat

this fookin' scumbag, et voilà, j'avais pourtant dit que je m'énerverais pas ! Après ce tableau magistral, on est transporté dans le temps, beaucoup trop vite à mon goût d'ailleurs, le mec part pour Hong Kong, apprend le suicide de son pote, revient en train par la Sibérie, baise avec une guide russkoff, retrouve ses potes mais bien sûr c'est plus pareil.

Le type est aigri, se répand en considérations politiques de bistrot à longueur de pages, même si on est d'accord ça devient pénible, putain est-ce que moi aussi je ressemble à ce type ?

Evidemment je suis pas allé à Hong Kong, mais c'est bien le même dégoût méprisant pour les punks de maintenant qui passent 10 fois par jour sur MTV, ce robinet de la honte. Entre deux clips de pouffes ou de pseudo-rappeurs idiots dans leurs fringues trop larges, les Good Charlotte font les méchants avec conviction. Je peux pas m'empêcher de penser que Johnny Rotten et Paul Cook se sont fait taillader dans la rue, qu'ils ont tâté de la barre de fer des crétins royalistes de l'époque, et qu'ils jouaient sous de faux noms dans des gymnases pourris.

Les années continuent à passer, on est en 2000, le type est devenu DJ. Il reste fidèle à ces chansons bourrées jusqu'à la gueule d'adrénaline et de candeur, ces coups de gueule émouvants de naïfs teigneux, les Jam, les Buzzcocks, Undertones sans doute...

Mais il a la trouille d'être largué, il se met à écouter les trucs soi-disant « risqués », Massive Attack, Asian Dub Foundation et Tricky. Je sais ce que vous pensez. Je vous vois d'ici. Je ne vais pas tomber dans le piège, désolé mais j'ai ESSAYÉ toutes ces choses, ça me rend triste à crever, j'ai vraiment pas besoin de ça en ce moment. Comme tout le monde j'ai eu la trouille d'être largué, bah bien sûr ! Qu'est-ce que vous croyez ? Mais c'est arrivé quand même, et maintenant, franchement, j'en ai vraiment plus rien à cogner. Le cap est franchi, c'est fait, c'est plus à faire, so fuckin' what !

Après plus de trente piges à écouter du rock, je sais toujours pas ce que je veux, mais au moins j'ai appris à reconnaître tout de suite les trucs que je dois éviter : la fusion à tout prix, genre « ouvert d'esprit » voyez ? Le multi-culturel obligatoire quoi, avec comme profs des mecs qui trouvent très cool de faire maintenant les trucs bâtards et prétentieux que Sting essayait déjà de nous faire avaler pendant les terribles années 80. Ces années où Rock and Folk était en train de devenir une vraie merde, U2, Daho, Sting (ben

voyons !) en couverture, même Samantha Fox et Madonna si je me souviens bien !

Je l'achetais uniquement pour Laurent Chalumeau qui était correspondant aux States. Ce type était une vraie plume rock'n'roll, et il l'est resté même s'il se fait beaucoup trop rare ces temps-ci.

« Me and Bobby McGee », je l'ai lu d'une traite, deux fois, je le relirai encore sans doute.

Le genre de bouquin à vous dégoûter d'essayer d'en écrire un.

La seule bonne chronique que l'on pourrait en faire, c'est de le recopier entièrement et d'ajouter à la fin : « Et qu'est-ce que vous dites de ça ? »

Mais bon, revenons à John King que nous avons quitté Dee-Jay punk « old-school » traînant une vieille angoisse de passer pour un ringard, et on se demande pourquoi finalement.

Ce type n'a plus d'illusions, qu'est-ce que ça peut bien lui foutre d'avoir l'air d'un péquenot aux yeux de crétins lobotomisés ? Peut-être qu'il ne fait pas semblant finalement.

Peut-être qu'il aime vraiment Tricky.

Après tout, moi aussi je suis parfois d'un éclectisme suspect. Comme je n'ai honte de rien, sachez que j'ai adoré les premiers albums de Kid Créole and The Coconuts, Prince de « 1999 » à « Sign of the times », et même, croyez-le ou pas, « Le Freak » de Chic ! Ca fout les jetons, hein !

Faudra que j'essaye encore un coup Tricky.

Pourtant, je m'en tamponne de passer pour un vieil intégriste accroché à ses vieux Flamin' Groovies, je cultive ma ringardise comme un snobisme, j'ai pas de problème avec ça, seulement, j'ai la désagréable impression de passer à côté d'un truc important. Donc, je vais essayer le dernier album de Tricky, mais c'est la dernière fois hein, après vous me laisserez écouter les Hunches et A.S.Dragon tranquille. Eeeeh oui, on vous l'a assez répété bandes de néo-hippies honteux, le rock est revenu sans être jamais parti, me v'la redevenu top-branché sans avoir même bougé une oreille.

Elle est pas belle, la vie ?

Jack In The Box
(octobre 2003)

LE NEZ DE PERSONNE (nobody nose)

#6



Contexte de l'époque : les forumers de panikorama s'acharment sur le vague projet d'une maison de disque : lancer un groupe « punk » pour teenagers, Minimum Serious.

« When one consider the girl group of the 1960's - vocal outfit like the Shirelles, The Chiffons, and the Ronettes - it's amazing to realize how cynical about pop music we've become. »

(Jamie S. Rich)

La postface de « Days like this », un comics de J.Torres et Scott Chandler (Oni Press), s'ouvre sur cette pensée que j'épouse entièrement, non seulement parce que je crois que nous sommes effectivement devenus cyniques question musique mais aussi parce que le meilleur moyen de s'en rendre compte, c'est de penser aux girls-groups des sixties. On ne pense pas assez aux girls-group des sixties. On devrait. Ça remettrait des choses en perspectives et ça éviterait des déversements de fiel inutiles et prématurés.

Universal a annoncé le lancement d'un groupe punk répondant au nom de Minimum Serious. Les panikorameurs se sont jetés sur l'affaire avec une hargne conditionnée. Universal étant la compagnie derrière Star Academy, les suppositions ont rapidement prises une forme connue : musiciens sélectionnés sur casting, exploitation mercantile d'une vogue et cette annonce a aussitôt déclenché chez les vieux briscards des mécanismes d'autodéfense : rejet instinctif, moquerie, mépris, condescendance. Le b a ba du cynisme. Où est le problème ? Faut-il rappeler qu'en d'autres temps les Monkees ou les Runaways avaient été sélectionnés sur casting. Les Sex Pistols eux-mêmes n'étaient qu'un groupe de pub-rock avant de se faire prendre en charge par un styliste de mode. L'intro de « New Rose » des Damned comme celle de « Looking for a kiss » des New York Dolls reprenaient des paroles des Shangri-La's. Et si c'est assez bon pour les Damned, c'est assez bon pour moi.



L'accueil hostile fait à Minimum Serious sera peut-être justifié le jour où ils sortiront un disque et qu'on découvrira que ce groupe

est nul, vulgaire, asexué et stérile, mais en attendant il ne l'est pas.

Autre exemple : Sum 41. Il y en a beaucoup à ne voir en eux que des glorieux, des clowns ou des simulateurs mais je ne serais ni aussi franc ni aussi catégorique. Après tout je ne suis pas un grand spécialiste. Je ne connais de Sum 41 qu'un mince extrait de 5 secondes tiré d'une pub télé et à juger sur ces 5 secondes, ça ne m'a pas paru si mal. Ma nièce voulait se faire offrir l'album de Sum 41 et j'ai eu la faiblesse de rapporter cette demande insolite à un ami très procédurier. Que n'avait-je pas fait là ? Il était outré. Je lisais la désapprobation dans son regard. « Sum 41 ? Mais quelle sorte de punk es-tu donc ? » Je ne suis pas complètement ignorant de la valeur des amitiés ni de la façon de les entretenir mais j'agis parfois par impulsions, au risque de choquer. J'ai acheté le disque de Sum 41 pour ma nièce. C'était un acte grandiose et dénué de sens. Qui fera un heureux. Peut-être deux, en comptant ma nièce. Il n'y a pas de petits plaisirs.

Quel intérêt y a-t-il à pourfendre Sum 41 et leurs fans sous prétexte d'une plus longue expérience ou d'une plus grande culture ? S'il faut absolument inciter nos cadets à prendre connaissance d'un arbre généalogique, ils y viendront d'eux-mêmes. Ce sera une démarche personnelle et non pas la relève d'un défi esthétique. Je me désolidarise des railleries et de leurs auteurs. Ils me font penser à ces parents toujours prêts à asphyxier leur progéniture de conseils et de règlements : « Laisse tomber tes jeux vidéo et viens plutôt regarder la télé avec nous ». Il y a un truc à savoir sur les enfants : ils n'apprendront pas de nos erreurs, ils apprendront uniquement des leurs. Et le punk, si je puis me permettre, n'est pas à placer sous contrôle parental.

Par ailleurs, je dois admettre que « Days like this » n'est pas un comics très marquant. Un côté fade et maniéré, trop rigide (ligne claire) au point de vue graphisme et pas assez incisif du point de vue de l'histoire.

Un peu gnangnan pour tout dire. Il aurait passé sans problème le « Comics Code Authority » au plus fort de la

censure réglementant le sexe et la violence dans les illustrés de l'Amérique des fifties. Mais cette oeuvre recèle malgré tout une part d'innocence, de magie, de rêve et de poésie. Il faut bien la chercher au milieu des rayons de comics indépendants habituellement dédiés aux paumés neurasthéniques ou aux super-héros bariolés occupés à sauver le monde par des solutions radicales et des actions brutales. Car face au cynisme, au mépris et à l'aigreur, je serais toujours du côté des rêveurs et des enfants.

Cosmo (septembre 2003)

Contexte de l'époque : A Vilnius, Marie Trintignant meurt des suites des coups portés par son compagnon Bertrand Cantat. Sur les forums, la réaction des fans de Noir Désir est unanime : « Ça ne peut pas être vrai »

« Parfois je me surprénais à penser ce que je préférais ne pas croire »

Ces mots attribués à Charles Fort résument parfaitement l'esprit de son « Livre des damnés », ouvrage bizarroïde recensant un nombre impressionnant de faits étranges (mystères inexplicables, chutes de météorites, pluies de grenouilles et autres manifestations surnaturelles). C'est parce que l'annonce de ce qui s'est passé à Vilnius a d'abord suscité l'incrédulité que j'en fais l'introduction de ce petit paragraphe, quoique certains aient poussé le purisme à non seulement préférer n'en rien croire mais aussi à ne pas penser du tout. A l'unisson, tous en chœur, les fans de Noir Désir ont chanté le même refrain : « Ça ne peut pas être vrai ». Rares sont les attentats à la morale à avoir provoqué autant d'invitations à la prudence et au scepticisme. Les faits obéissaient a priori au rationnel et n'avaient fondamentalement rien d'inconcevable mais beaucoup ont préféré s'en remettre, au moment où aucune certitude n'était encore acquise, aux compétences de tiers, attendant les développements de l'enquête, les avis des experts, les rapports des psychologues, les conclusions du jury (allégeance à la Science oblige, les pluies de grenouilles sont, elles, irrecevables devant un tribunal).

Le drame de Vilnius a aussi servi à relancer le débat de société sur les femmes battues.

J'en ai fréquenté une. Quand je l'ai connue, ce n'était pas encore une femme battue, c'est venu plus tard. Elle s'était entiché d'un garçon beaucoup plus jeune qu'elle qui n'allait pas tarder à révéler ses mauvais côtés. A plusieurs reprises j'ai pu observer les bleus, les marques et les renflements sur sa peau.

EVEN HOBOES GET THE BLUES :

A l'époque, je rédigeais ces lignes sur un ordinateur pourrave assemblé de bric et de broc à partir de pièces de récupération, dans un petit appartement d'une rue du quartier Saint-Marc, à Brest.

Manuel Poirier y a tourné des bouts de « Chemins de traverse » mais quand je vivais dans cette rue, je n'ai pas vu l'équipe de tournage, et quand j'ai vu le film, je n'ai pas reconnu la rue.

La réalité et sa représentation se dérobaient à l'observateur non exercé.

A peine plus tard, on m'a reconduit sans tendresse aux portes de la ville et si on m'a épargné le goudron et les plumes, on m'a laissé entendre que ces matières premières avaient un coût de revient, le profit ne s'embarrasse pas toujours de cérémonie ostentatoire, la cruauté que la pratique de sa recherche (le profit) requiert, les humiliations qu'elle dispense sont insidieuses et sournoises. Elles échapperaient presque à un observateur non exercé. Elles m'ont échappé. « La vie me traitait un peu comme un organisme traite un corps étranger : elle cherchait visiblement à m'expulser », écrit Daumal. Le nez dans mon clavier, mes bouquins, mes disques, je recherchais autre chose. Je ne remarquais pas la réalité, la dureté qu'elle peut infliger aux enfants inattentifs et rêveurs, dans la Lune, sans objectif.

La ville laisse en général plus de marques sur ceux qui y ont vécu que ces derniers ne laissent de marques sur la ville. Ces marques là ne partent pas au lavage. Avec un peu de temps, elles s'intègrent au paysage. Les rayures du zèbre sont peut-être un tatouage génétique, en mémoire à ses lointains ancêtres ayant péri lacérés par les griffes des grands fauves. Tout se transforme.

« Brest, on n'y passe pas : on y reste », ai-je lu récemment. Je m'estime donc heureux de n'y être pas resté. D'avoir pu, cette fois-là, m'échapper.

Dix ans plus tard, je redécouvre ces lignes écrites sur un ordinateur pourrave dans un petit appartement d'une rue du quartier Saint-Marc, à Brest. Je les relis sans joie et sans peine excessives. Incapable d'appliquer à ma vie les préceptes de mes écrits,

La conversation en faisait parfois les frais. Elle en parlait ouvertement, n'en faisait pas un fromage et soutenait même que c'était bien malheureux ma pauvre dame mais qu'après tout les marques d'affection aussi fortes sont bien rares en ce monde. On atteignait ici une zone de la psychologie féminine qui m'était étrangère. Une autre chose à dire pour sa défense : elle se livrait aussi à l'automutilation (sans doute quand elle était en manque d'affection), parce que, disait-elle, cela revient à transformer une souffrance morale en souffrance physique, ce qui est beaucoup plus acceptable. J'opiniais, sans grande conviction. Je ne voudrais pas noircir le tableau à tort. Ils avaient leurs bons moments. Le mec manifestait de l'hostilité à mon égard. La fille était visiblement toquée. La tension était souvent palpable entre eux. Mais je les trouvais sympas, on aurait pu former une internationale des désaxés, leur logis était chaleureux et accueillant. Ils possédaient des rats de compagnie. Près du lit, il y avait un poignard dont la lame faisait la longueur de la main. Ils ne l'utilisaient pas pour couper le beurre, parce que ce n'était pas pratique, et ils ne s'en servaient pas pour émailler leurs scènes de ménage, parce que ce n'était pas chrétien. Nous n'avions pas grand chose en commun, l'alcool était le lien le plus fort. Peut-être parce qu'ils me distrayaient, j'avais pris l'habitude d'aller les voir. Dès que j'entrais dans leur appartement, elle me fourrait un rat dans les mains. Je précise ceci pour vous donner une idée des liens qui s'étaient tissés entre nous, j'étais devenu un intime et je croyais naïvement que ma présence avait un effet apaisant, qu'elle contribuait à détendre l'atmosphère, calmer les nerfs et relâcher les fonctions musculaires. « Regarde, je lui disais, ton rat m'a chié dessus ». Je lui montrais les minuscules crottes sur ma main. Elle s'emportait : « Mais c'est pas croyable ! Il fait jamais ça avec moi ! » Je ne faisais pas de scandale : j'ai toujours eu un bon contact avec les animaux.

Cosmo (septembre 2003)



ces lignes me correspondent bien peu. Et le peu qu'elles révèlent, en ma défaveur ou à mon profit (pouah !), j'apprends à m'en éloigner depuis que je n'aspire à rien d'autre qu'à écouter une énième version de « Wayfaring Stranger » et à battre la campagne avec mon chien.

La fréquentation des forêts rend sage.

Cosmo 'HOBO' Zebra (avril 2014)

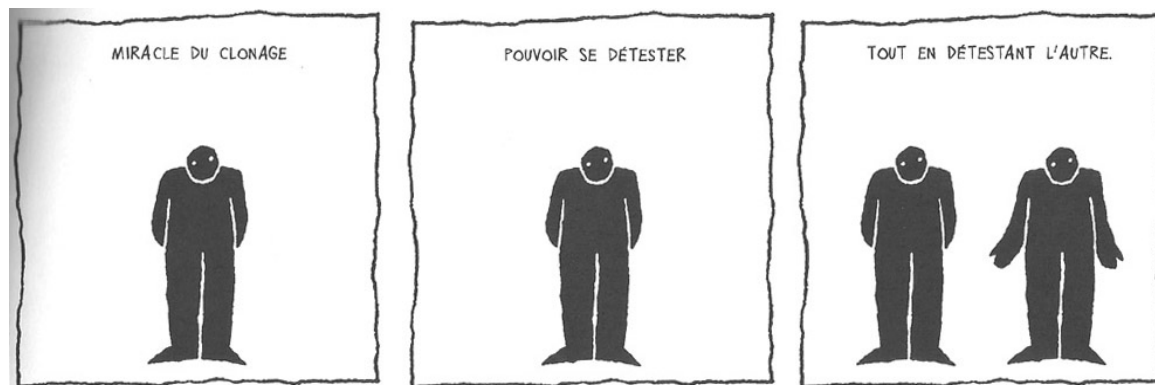
d.kelvin

Si vous allez (ou êtes allé) au salon du livre libertaire 2014 à Paris, vous verrez (ou avez vu, conjuguez, à partir de maintenant, au temps de votre choix) sur le stand des Editions Celia Bleue une personne dont on n'a aucune photo, aucun portrait, et à peine quelques écrits : D.Kelvin.

Vous avez ainsi eu une occasion unique de saluer en personne un singulier écrivain, scénariste, éditorialiste, chroniqueur, blogueur (bien qu'il ne revendiquerait aucune de ces appellations) et lui dire si vous aimez beaucoup ce qu'il fait. Ou pas.

Le prétexte de sa présence au salon est la publication de « Représaille » aux éditions du Yunnan (bureau « livres » de la maison Celia Bleue). « Représaille » est la suite de ses carnets dont le premier volet, « Chez les Tartuf(f)es », avait paru chez les mêmes en 2003.

D.Kelvin parle de lui et des autres, dans un style fait de hargne primaire et de mots quaternaires tels que « aboulie » (ça, c'est pour lui) ou « impéritie » (ça, c'est pour les autres), et passe au fil de sa plume acérée tout ce qu'il désapprouve (les autres) et un peu de ce qu'il réproche (lui). C'est son style (qui est, comme celui du pamphlétaire, incisif). C'est son moteur (qui est, comme le moteur du même nom, à réaction). « *Vitupérateur radiophonique, éditorialiste emporté* », précise le prière d'insérer. La nouveauté, et non la moindre, de ces carnets, c'est de découvrir que D.Kelvin, « *étant plus vésuve que massif-central comme roche volcanique* », ne prend pas feu tous les jours. Parfois même, il est éteint. Confirmant le légitime soupçon que l'on nourrissait : les jubilatoires ruminations de LD' (prononcer eldéprouve) s'appuyaient bien sur des bases autobiographiques.



J'ai découvert D.Kelvin en 90, dans le magazine Sub Rock, où ses articles et chroniques, riches en verbe et en fiel, tranchaient nettement avec l'approche purement informative et atone du reste de la publication. Dès la gestation du cinquième numéro, rifié dans la rédaction, les réfractaires au SPO (Service Publicitaire Obligatoire) font sécession, prennent le maquis et remettent en chantier un nouveau « New Wave ». D.Kelvin suit le mouvement, on lui confie une diar(rh)y¹ incendiaire fonctionnant sur le principe de la semaine de travail : du lundi au vendredi, il râle. Ce qui ne le distingue guère de la majorité de nos concitoyens. Aussi, malgré sa vaste

culture et de ce qu'il convient d'appeler son talent, j'avais décroché petit à petit.

A l'aube du troisième millénaire, je l'ai redécouvert dans un exercice inédit : le strip, en compagnie de JP Duffour (dessins), pour trois tomes des « Ruminations de LD' » (aux éditions Rackham, ouvrages absents néanmoins de l'actuel catalogue pour des raisons secrètement tues - on préfère ne pas savoir). L'hilarante trilogie composée de « La déchéance du spermatozoïde », « L'embryon fatal » et « Le foetus maudit » m'avait transporté d'allégresse.

Dans ce que la BD ne montrait pas (la réalité), D.Kelvin se montrait, lui, égal. Cette façon irascible d'abjurer le lendemain ce qu'il avait loué la veille (et un, Pixies ; et deux, Dinosaur Jr. ; et trois, Nirvana) m'avait détourné de ses chroniques et de la « diar(rh)y ». A son crédit, ce n'était pas de la frime, ni du calcul, tout au plus un schéma comportemental inscrit dans les gènes et reproductible en milieu naturel. Ainsi, courant 2003, dans une interview pour un fanzine, il déclarait : « *Le milieu de la BD est le plus authentiquement crétin que j'ai été amené à observer (...) Non seulement ils sont crétins, incultes et ignares, mais en plus sectaires et méchants, voir comment il font littéralement, par leur indifférence, leur ingratitude et leur mépris, crever le génial Jean-Pierre Duffour* » (in REST#10). Fin 2003 : « *Plus de nouvelles de JP. La franchise de ma colère aura eu raison de notre amitié. On voit la solidité des relations* » (in « Représaille »). Il est comme ça, D.Kelvin, à la vie comme à l'écrit : il fâche.

Enthousiasmé par LD', je m'étais risqué, fin 2003, à lui demander par mail de coopérer d'une façon ou d'une autre à HOBO. J'avais eu droit en réponse à l'habituel couplet sur le pourquoi continuer à produire

de l'écrit. Je n'avais de réponse. Pareil sur le pourquoi continuer à transformer des molécules d'O² en molécules de CO², il m'arrive de m'interroger.

« *Je n'ai pas compris tout ce que vous avez dit, mais je prends les*

compliments ». C'est le deuxième courrier auquel j'ai eu l'honneur de la part du bonhomme car, entre temps, en dépit du fait que j'étais au plus bas de mon entregent et de mes capacités à raisonner, j'avais essayé de trouver une réponse au pourquoi insoluble et avancé avec maladresse l'argument qu'il existerait peut-être quelque part, dans le pire scénario envisageable, des lecteurs potentiels. De toute évidence, mes explications étaient peu claires.

Ce courrier lapidaire a, entre mille autres turpitudes, contribué à avorter le HOBO #3 mais j'ai quand même concédé à acheter « Chez les Tartuf(f)es », comme quoi je ne suis pas si rancunier. Surtout qu'il continuait à écrire, le coquin. Des sommes discographiques (que je

n'ai pas lu) pour Crossroads. Des chroniques (que j'ai parcouru) sur le webzine « Poin-Poin ». De nouvelles diar(rh)ies pour la antépénultième mouture de New Wave.

De l'anti-écrivain refusant de publier au cinquantenaire « apaisé » (qu'il dit) ayant renoncé à devenir écrivain (qu'il dit), s'intercalent deux livres, trois BD, quelques pièces de théâtre (jouées ou non), une multitudes de chroniques, deux préfaces, le tout formant ce qu'il faut bien considérer comme un commencement d'« oeuvre ». Le vilain mot.

Ne pas confondre. Si son moteur, comme le moteur, était la réaction, tout ce que D.Kelvin en attendait, c'était la même chose au pluriel : des réactions.

« Je n'écris pratiquement plus une ligne ».

Qu'il dit (ter). On n'en croit rien.

En anglais dans le texte, il anime sur une base régulière trois ou quatre blogs sur internet. Serait-ce sa réponse au pourquoi continuer à produire de l'écrit ? Il faut admettre que ça a des avantages. Réaction directe du lectorat, échange courtois de civilités, gratification immédiate (« Je prends les compliments »). Bien tenté. L'écriture réclame sa part sur le corps et prélève un lourd impôt sur l'âme, d'où le compréhensible choix de se soumettre à un régime fiscal moins rude, à l'étranger.

Ecrire en anglais. Je connais, j'ai essayé.

Dans « Le studio de l'inutilité », au chapitre consacré à Conrad et « L'agent secret », Simon Leys résume cette gageure avec une clarté dont je ne pourrais jamais me prévaloir :



« L'ironie représente toujours pour Conrad la seule façon d'endiguer les émotions qui sinon menaceraient de le submerger. (...) Quand il écrit son premier roman, il choisit de l'écrire en anglais – de toutes les langues qu'il connaissait, celle qui lui était encore la plus étrangère : elle lui permettait de conserver une distance avec ce qu'il écrivait, ce qui n'eût pas été concevable dans une langue intime, comme le polonais ou le français. Et maintenant que l'usage de l'anglais lui est devenu plus naturel, c'est le mode ironique qui va lui permettre de rétablir cette indispensable distance ».

La sortie inattendue de « Représaille » et la fréquentation (même partielle) de ce qui l'a précédé nous permet de dresser une vue (même tronquée) d'ensemble. D.Kelvin (« pour degré kelvin, le zéro absolu, ce qui m'a semblé tout à fait adapté à la considération que j'avais pour moi ») semble resté fidèle à ses premières toquades adolescentes, musicales ou littéraires, illustrant la formule « avoir des goûts arrêtés ». L'explosion punk de 77 lui a donné une voix et l'a positionné de manière insoumise à ne pas la donner à n'importe qui, une voix emprunte de haute valeur ajoutée culturelle, une voix trouvant une troublante répercussion chez ceux qui, comme moi, en ont été sevré (de culture) et n'ont trouvé que dans les disques (mineurs), les livres (mineurs) et les films (mineurs) une façon de sustenter leur faim. Ensuite le temps passe, même quand le futur n'existe pas. Années 90, partiellement allergique à la nouveauté, D.Kelvin atchoume à tout va. Années 00, immunisé à la nouveauté, il ne lui ouvre la porte que pour enrichir un petit lopin (Doom metal, Noise & Sludge metal) que personne, en haut lieu journalistique, ne risque de venir piétiner. Comme tout reclus qui se respecte (ou se néglige), je connais ça. Moi-même, je n'écoute plus que de la country. Quant à la persistance de son attirance monomaniaque pour l'art contemporain et la pornographie, je reste coi. Sur ces points là, je suis aussi peu compétent que concerné.

Le jour où j'étais directement concerné, quand il m'aurait fallu trouvé les mots pour répondre à la question « pourquoi continuer à produire de l'écrit », je n'avais pas encore lu « La puissance du souvenir dans l'écriture » de Pierre Bergounioux. C'est désormais chose faite :

« Un psychologue, Zeigarnik, dit qu'on se rappelle surtout ce qui demeure inaccompli. Ce qu'on projetait et qui ne s'est pas traduit par des actes, qui n'a pas passé dehors, dans les choses, persiste dans l'esprit. Je me rappelle surtout les commencements, les jours interrompus, le pays perdu. Écrire est encore une façon d'agir, la suite – fût-elle amère, distante, détournée – de ce qui n'a pas trouvé sa résolution. C'est l'effet Zeigarnik ».

Cosmo (avril 2014)

1 (NdC : toutes les diar(rh)ies sont consultables en ligne sur le site de la fanzinothèque).

JB Nelson et la country de la mort

« On a raconté que je vouais un culte au diable. Je tiens à démentir formellement ces rumeurs. Je ne voue pas un culte au diable. C'est le diable qui me voue un culte »

Si ça vous est déjà arrivé d'écouter « The Smooth and Demented show » sur la radio KAOS (Austin, Texas), vous avez peut-être entendu l'animateur El Demento énoncer ce genre d'aphorisme sur un débit tranquille, sépulcral et chaleureux; ce qui vous donnera une idée de l'Esprit et de la Lettre qui président à cette émission et qui s'appliquent aussi, la forfanterie en moins, au bonhomme dont je veux vous parler aujourd'hui : JB Nelson.

Nous sommes dans le Sud-Ouest de l'Ecosse. **JB Nelson** est à la cave et fait de la Death Country (entrecoupée d'expérimentations bruitistes). **Sleepy Eyes Nelson** est sur le porche de devant et fait du Country Blues. **Longshot Nelson (& the Disjoints)** est dans la nature et fait du folklore régionaliste. Famille monoparentale sans enfant, les Nelson. Car, comme les mousquetaires et les mystiques non dualistes, ces trois-là n'en font qu'un.

Chose qui passerait largement inaperçue si le bonhomme (que nous appellerons JB Nelson par commodité rédactionnelle) ne possédait pas un don patent pour composer des chansons d'une beauté noire de chez noire. Un songwriter doué et quasi inconnu. On en tient un, on le lâche plus. A moins que ça ne soit l'inverse ? C'est lui qui ne me lâche plus. Ensorcelé, je le crains.



Des sortilèges, JB Nelson en connaît un rayon pour tenir les individus toxiques à l'écart, mais pas ceux auxquels on penserait au premier abord. Ses armes ¹ à lui sont l'honnêteté, la pudeur digne, la simplicité. « *Je ne suis pas un intello. Je n'ai pas un niveau d'instruction très élevé* ». Quand je lui demande l'intérêt de parsemer ses jolies chansons d'intermèdes bruitistes inécoutables (avec « Sister Ray » et « Metal Music Machine », d'autres nous ont déjà fait le coup), la réponse cingle. « *Je fais ça pour éloigner les cons. Les snobs du milieu musical, si tu préfères* ». Ouch. Armes suivantes : la confidentialité et sa petite soeur, la liberté. Avec son propre label forgé dans le métal du do-it-yourself, il a l'entière jouissance de l'une et de l'autre.

Si j'ai commencé ce papier par une référence à El Demento, c'est qu'il a été l'un des premiers à soutenir inconditionnellement JB Nelson, à lui fournir une diffusion et, on l'espère, un début d'audience. Un des premiers, mais pas le premier. Avant lui, il y a dû y avoir une ribambelle de bistrotiers écossais donnant à Baby Jane, le groupe où évoluait JB Nelson, la chance de se produire dans leurs illustres établissements, et les rémunérant certainement en nature ou en liquide ou les deux, c'est-à-dire fort probablement en pintes de Tennent's Lager. De cette époque, JB Nelson feint l'amnésie. « *Le groupe s'est formé à Glasgow, je ne sais plus exactement quand. Ça c'est terminé parce que qu'on avait été au bout du truc, épuisé tout ce qu'on pouvait faire avec (...) Il doit y avoir des enregistrements circulant aux alentours de Glasgow, une poignée de gens les ont peut-être en leur possession. Moi-même, j'ai des tas d'enregistrement de Baby Jane dans un coin quelque part mais je n'ai aucune intention d'en sortir un seul* ». Frustrant. Baby Jane était un quatuor revendiquant les Cramps et Hank Williams comme influences, ayant l'incongruité d'avoir une fille soufflant dans un mélodica et proposant (je cite) une dose de blues/post-punk/sleaze/rockabilly/baroque'n'roll (sic). Les voir évoluer dans la touffeur d'un pub enfumé de Glasgow, sueur, chaleur et promiscuité odorante, ça devait valoir son pesant d'arachides. On n'en saura pas plus. Rangés des bécanes, Baby Jane.

JB Nelson, lui, se dédouble (voire plus) sous les sobriquets de **Sleepy Eyes Nelson**, **Longshot Nelson & The Disjoints**, s'occupe du label Cheap Wine Records, enregistre tout seul chez lui (sauf quand il est accompagné) et il ne fait plus de scène ni ne fait voir sa trogne (sauf quand il s'incarne en Sleepy Eyes). Tout cela est fort simple, n'est-ce pas ?

Reprenons.

Après la fin de Baby Jane, le quatuor s'ampute d'un membre et se rebaptisent The Chainsaws. Simultanément, JB Nelson s'isole dans son logis et enregistre des chansons d'une beauté foudroyante. Un label de l'Indiana, Devil's Ruin Records, les remarque sur leur espace numérique et tombe sous le charme. Devil's Ruin, ce n'était pas du menu fretin. Avec un aplomb et une ambition comparable à Motown ou Sub Pop, le label s'était assigné la tâche de documenter, dans ses modes d'expression contemporains, un genre : le « Gothic Americana », rebaptisé « Dark Roots » pour des raisons de convenance. Et ratisser plus large, pourquoi pas. Toujours est-il que les fondateurs du label se sont aperçus que le genre fédérait. Pas seulement les amateurs de country neurasthénique ou de murder ballads mais aussi tous les fans de Doom Metal, Psychobilly, Post Rock, Gypsy Punk, Dark Cabaret, One Man Band etc. Autant de genres dissemblables, chapelles fragiles que fréquentent tous ceux qui ont un bobo à l'âme et une aisance sociale limitée : les marginaux, les errants, les délaissés, les isolés. Ce qui, mine de rien, en terme d'audience potentielle, faisait pas mal de monde. « Loathsome music for sinners, saints, imps and angels » : Devil's Ruin a mis le paquet pour flatter son auditoire et

assurer une présence médiatique constante. Quatre volumes compilés (les fameux « The Best of Dark Roots music »), une palanquée d'albums, un fanzine parallèle, un catalogue en ligne et une tentative de lancer une souscription pour un single club (le nec plus ultra d'un label désireux de fidéliser). Et puis, fin 2011, plus rien. Banqueroute. Silence radio.

Dans l'intervalle, JB Nelson aura profité de l'éphémère aubaine pour publier chez Devil's Ruin deux albums remarquables (« The Black Horse Saloon » sous le nom JB Nelson & The Chainsaws et « Weeping Willows » sous le nom JB Nelson tout court) et trois albums sympathiques (sous le nom Sleepy Eyes Nelson). Un bon départ.

Les américains ne répondant plus, c'est ensuite par le truchement de son propre label fait maison, Cheap Wine Records, que JB Nelson dissémine sa généreuse production. « *Je suis quelqu'un de créatif* » annonce-t-il avec candeur. Mais là, ça confine à la compulsion. Songez. Sur la période de 2008 à 2013, JB Nelson c'est 8 albums (dont un double), 3 splits; Sleepy Eyes Nelson, c'est 11 albums, 2 splits, 2 live; Longshot Nelson & The Disjoints (fondé en 2012), c'est 2 albums, 2 EPs. Il a constamment plusieurs projets en route et en garde même sous la chaussette. « *J'ai décidé de couper sur le nombre de chansons de « A Letter to My Enemies ».* *Je trouvais que l'album était trop long et qu'il serait meilleur s'il l'était moins.* » Apprendre qu'il en jette à la corbeille ne devrait pas me surprendre plus que ça, je me console en lui accordant le discernement nécessaire pour ne garder que ce qui est juste et bon. Il en va de mon confort d'écoute.

« Genius or madman », c'est comme ça que Devil's Ruin présentait JB Nelson. Je vote pour le génie. Si folie il y a, elle serait répertoriée dans le DSM sous la rubrique MPD (Trouble de la Personnalité Multiple) parce qu'au début, ce n'était pas très clair. JB et Sleepy Eyes étaient présentés comme deux personnes distinctes (et comme JB ne montrait jamais sa trombine, l'imposture était facile). Depuis, le bonhomme s'est à la fois trouvé un autre surnom (Longshot) et a pris le diable de la confiance par les cornes, assumant sans dissimulation ses trois projets musicaux.

« *Mon esprit peut être assez chaotique parfois. Mais à certains moments, je crois que c'est juste ma part créative qui tente d'exploser. Quand ça arrive, tu te retrouves avec JB, les Disjoints et Sleepy. Je joue constamment de la guitare. Rarement je ne l'ai pas en main. C'est maladif. J'ai une quantité de partitions de guitares, de mélodies et de paroles gribouillées sur des morceaux de papier semés partout dans la maison et prêts à être converti en chansons. Et, là-dessus, c'est à chaque fois dans des genres différents, country, blues, folk, expérimental. Il semblerait que ça finisse par s'assembler et tout s'imbrique de la bonne façon, et une fois que le processus s'achève, mon esprit peut s'apaiser* »

* * *

LE FOLKLORE DES LOWLANDS

« Les gens d'ici détestent parler d'eux, parlent le moins possible et considèrent un simple raclement de gorge comme une manifestation de vanité superflue »

(Nicolas Bouvier - Voyage dans les Lowlands, 1987)



Comté de Ayrshire. Superficie : 4927 Km². Population : 366800 habitants, sans compter les fantômes.

Il n'y a probablement pas plus de fantômes en Ecosse qu'ailleurs, mais ceux-ci y sont, semble-t-il, particulièrement tapageurs. Ainsi les prospectus touristiques les mentionnent-ils autant aux fins de décliner toute responsabilité quant aux éventuels dérangements subis que d'encourager discrètement le voyageur moyennement superstitieux à s'ouvrir à cet outremonde riche en créatures (lutins, elfes, banshees, brownies) en tout genre. D'autres attestent que c'est le climat local, par ses changements d'éclairage incessants, qui contribue à rendre les fantômes visibles et le mutisme des autochtones à les rendre audibles. Toutes les hypothèses se valent. Toujours est-il que le répertoire de Longshot Nelson & the Disjoints foisonne de ces esprits chahuteurs. « The Piper of Culzean », « Witches Land », « The Dundee Ghost », « The Ghost of Fairy Rock », qu'elles soient originales ou puisées dans le patrimoine régional (Matt Mc Ginn), les chansons redessinent la couleur locale sans détonner avec le sombre de JB Nelson. Le portrait ne serait pas complet sans l'évocation de croquemitaines cruels (« Sawney Bean », le détrousseur cannibale du Galloway et sa famille incestueuse dont une fille pendue à un arbre maléfique, « The Hairy Tree »), meurtriers toqués (« The Ballad of Timothy Evans »), paysans lésés (« Men of Knoydart ») ou ivrognes en proie aux visions les plus variées (« Tom O'Shanter », d'après un poème de Robert Burns). Pour forcer le trait, JB Nelson modifie sa voix en adoptant un accent scottish à décorner une vache des Highlands. Et le mélodica est de retour (ça ne vaut pas une cornemuse, mais qu'importe l'instrument, pourvu qu'on ait le souffle). L'étrangeté de l'affaire, c'est que ça fonctionne parfaitement, sans la moindre once de vulgarité ou de parodie. Loin des récupérations officielles qui destineraient le folklore celtisant, soit au musée, soit à la moquerie, soit à l'amusement de touristes en mal d'exotisme insolite, la musique de Longshot Nelson est authentique et vivante. Plus qu'un hommage

marqué, elle est déclaration d'amour et consommation de cet amour.

« J'aime ça. J'aime chanter les chansons écossaises. Ça m'est aussi crucial que le reste »

Tu as grandi en ville ou à la campagne ?

J'ai grandi dans une petite ville dans le sud ouest de l'Ecosse, dans le comté de Ayrshire : Girvan. J'ai été trébuché là quand j'avais trois ans, en provenance de Newton Stewart, une autre petite ville dans le Wigtownshire. C'est une ville minuscule et bizarre mais elle a l'air sympa. Entourée de surfaces rurales, avec des collines d'un côté et la mer de l'autre.

Les écossais sont-ils vraiment les taiseux qu'on dit (voir la citation plus haut) ?

*Peut-être. Chacun est différent, mais je peux te donner l'exemple d'un gars que j'ai rencontré dans le nord de l'Ecosse. Il me demandait d'où je venais et j'ai dit Ayrshire. « Ayrshire ?! », il dit, « mon père est du Ayrshire ». Il en est venu à me raconter que son dab ne lui a jamais parlé tout le long de son enfance. Pensant qu'il avait peut-être été abandonné à un âge précoce, je lui ai demandé : « Tu ne connaissais pas encore ton père à l'époque ? » Et là, il dit : « Si, bien sûr que je le connaissais, il vivait avec nous, c'est juste qu'il ne m'a jamais adressé la parole »
On en a rigolé.*



Longshot Nelson & The Disjoints se focalise sur l'Ecosse tout en collant à l'ambiance sombre de JB Nelson. Pourquoi avoir choisi ce créneau ? D'où tires-tu ton inspiration (livres ? transmissions orales ?)

J'avais déjà exploré la fibre écossaise sous le nom JB Nelson. J'avais fait une reprise de Matt McGinn, « The Dundee Ghost ». C'est toujours sur Youtube quelque part. J'avais fait aussi « The Ballad of Timothy Evans » d'Ewan MacColl. Donc j'avais déjà touché au truc. J'ai décidé que je voulais élargir cette veine, alors j'ai mis en route Longshot Nelson & the Disjoints.

Les Mythes et les Légendes sont une grande influence. Et aussi, étant originaire de Girvan, l'histoire de Sawney Bean est une énorme inspiration, à la fois pour JB et pour Longshot. J'ai enregistré plusieurs chansons sur lui. La grotte où il a vécu est juste en bas de la route, à côté de là où j'ai grandi.

A une époque, je me suis intéressé à la naissance du Rock'n'Roll et en remontant la piste, j'ai été amené à lire sur les Appalaches (« Some real American music » d'Emma Bell Miles par exemple). Comme une grande partie des gens des Appalaches ont des ancêtres Irlandais ou Ecossais, on peut en déduire que les Ecossais ont inventé le Rock'n'Roll. Qu'est-ce que tu penses de cette déclaration ?

Johnny Lowebow (un One Man Band de Memphis) m'a dit un jour que tu peux tout faire remonter à l'Ecosse, alors ouais, pourquoi pas ?

Un mot sur les influences, musicales, cinématographiques, livresques ?

Mon environnement immédiat, l'endroit où j'ai grandi, ça a une énorme influence sur mon écriture et sur le son. Les gens d'ici, les beuveries, Glasgow, le comté de Ayrshire, l'étrangeté singulière de quelques petites villes dans ce coin...

Mes influences musicales sont tellement variées qu'il n'y aurait pas assez de place pour les citer toutes. J'aime toutes sortes de musiques. J'écoute énormément de musique country. La vraie, pas la daube. En country classique, mon favori serait George Jones. Pour moi, c'est le roi de la country. Ça m'a amené à écouter ce genre de truc.

Les films ?

The Wicker Man (1973) est définitivement une inspiration, à la fois pour Longshot et JB. Des scènes de ce film ont été tournées là d'où je viens. Mon oncle figure même dans le film (c'est l'un des petits garçons qui dansent autour du mât phallique). Ma mère a participé aussi au casting, par le biais d'une friterie dans laquelle elle travaillait. Je suis certain l'avoir entendu dire de Christopher Lee que c'était un homme extrêmement charmant.

Brit Eckland est présumée avoir décrit cette région de l'Ecosse comme étant « l'enfer sur terre ». J'ai trouvé ça marrant.

Sinon il y a un film écossais qui s'intitule Red Road (2006). L'ambiance est parfaite. Ça illustre exactement ce qu'est Glasgow.

Des livres ?

« *I Lived To Tell It All* », l'autobiographie de George Jones. Peut-être pas une inspiration pour la musique que je fais mais un sacré bon bouquin néanmoins.

Et l'alcool ? Production locale ?

Il y a une distillerie de Whisky à la sortie de mon patelin. Malgré tout, ma cuvée de prédilection c'est la Tennent's Lager (et quelques fois du Rhum Noir). La plupart des gens tiennent la Tennents pour de la pisse ou de la flotte mais qu'est-ce qu'un pauvre musicien comme moi pourrait boire d'autre ? Une bouteille de Cristal ? Je ne crois pas. Même si je pouvais m'offrir ce genre de boisson, je m'en tiendrais de toute façon toujours à une bonne pinte de Tennents.

Le Do-It-Yourself ?

J'ai toujours été dans le D-I-Y. Pochettes, CDs, enregistrements. J'enregistre à la maison. Je suis pas du tout fana des studios hors de prix. C'est dingue de voir qu'un studio coûteux aura pour effet de faire sonner ta musique comme de la merde. C'est comme s'ils lui enlevaient toute âme et toute vie. Avec d'anciens groupes, j'en ai fait les frais. Ce n'est pas pour moi.

* * *

LE COUNTRY BLUES

« Fais pas ça petit con de blanc ! Fais surtout pas le con avec ça »

(Philippe Paringaux - « Privé d'Amour », 1997)

C'est le Loup Hurlant qui parle. Ou plutôt un poster de Howlin' Wolf accroché au mur de la chambre de Frankie Lahoure, le narrateur mytho paumé poissard (je n'ose pas dire le héros) du roman de Paringaux. Bien évidemment, le Vieux Loup parle dans la tête de

Frankie, à un des rares moments du livre où ce dernier ne court pas après les emmerdes ou au-devant d'elles, et qu'il se retrouve dans sa piaule avec le cafard dans son âme et sa guitare dans les mains, et le désir inarticulé de faire passer le premier dans la seconde. C'est alors que le Vieux Loup parle. Dans sa tête. Ceux qui ont déjà entendu le Vieux Loup (ou qui que ce soit d'autre, d'ailleurs) dans leur tête savent l'effet que ça peut faire. Ça paralyse. Ça vous esquinte l'estime personnelle.

J'évoque ce tout petit passage dans un très gros roman parce qu'il est le contrepoint parfait de la photo de Sleepy Eyes Nelson prise devant la statue de Lightnin' Hopkins au Texas à l'automne 2012. Sleepy Eyes est assis au pied de la statue, appliqué sur sa guitare, tournant le dos à la statue de Lightnin' Hopkins, assis lui aussi, qui semble n'y voir aucun inconvénient.

Cette photo me plaît. Elle me parle.

Elle me parle à moi seulement, car il est impossible de deviner ce que se disent entre eux, en toute connivence, les deux figures photographiées mais elles ont l'air de bien s'entendre.

Fin septembre 2012, Sleepy Eyes s'embarque outre-Atlantique, histoire de voir en chair et en os quelques uns de ceux qui lui écrivent des mots gentils par mails interposés, notamment Jason (alias Slate Dump), lequel lui concocte une série de concerts dans le Sud des Etats-Unis. Mike Snow, un ami Texan qui lui veut du bien, accompagne les deux larrons dans la ville de Crockett, Texas (à ne pas confondre avec Crockett, cynodrome de Longchamps) devant la statue de Lightnin' Hopkins et déclenche l'appareil. Clic-Clac. Plus qu'un souvenir dans la poche, Sleepy Eyes repart avec un certificat d'authenticité doublé d'une sainte bénédiction. Et couronné d'un titre de noblesse : **King of the Clyde Delta Blues** (la Clyde River étant le cours d'eau qui traverse Glasgow, peu importe lequel



des trois gaziers est responsable de cette fine trouvaille : elle est fameuse).

Les trois premiers albums de Sleepy Eyes Nelson étaient peut-être anecdotiques. On y devine la patte des apprentis sorciers de Devil's Ruin Records, décidés à ne compiler que les pistes morbides, avec des morceaux d'os, de cercueils et de diableries dedans. Depuis que Sleepy Eyes est maître de l'assemblage de son répertoire, les albums paraissent plus cohérents, plus aboutis. A moins que ce ne soit que le résultat d'un perfectionnement personnel, chose imprévisible mais qui risque d'arriver à ceux qui se consacrent suffisamment longtemps à quelque labeur, avec application et opiniâtreté. Sleepy Eyes n'est pas du matin (une demi-douzaine de chansons traitent de sa fâcheuse tendance à se prélasser au lit au réveil), mais dès qu'il est debout (ou plutôt assis puisqu'il se réapproprie les mots de Lightnin' Hopkins : « you can't stand up and sing the blues, it's just not possible »), c'est un fichu bossueur.

Country Blues. C'est ainsi que les musicologues s'y réfèrent et ça ne date pas d'hier. Début du siècle. Sud des Etats-Unis. Quand les plus audacieux ou les plus ambitieux se barraient vers les villes et l'électricité, une poignée d'autres, plus laborieux ou plus désintéressés, c'est selon, sont restés dans les environs et ont perpétué cette espèce de Blues champêtre et décontracté.

Pour une référence contemporaine, je pourrais citer CW Stoneking (dévoilant mon abyssale inculture en matière de blues) mais le mieux serait d'évoquer les ancêtres, ceux-là même dont il revendique l'influence : Lightnin' Hopkins, Furry Lewis, Mance Lipscomb.

S'en tenant strictement aux règles du genre, la musique de Sleepy Eyes n'offre pas une grande variété de rythmes ou de sonorités. Il ne connaît que deux vitesses (dont l'une tombe parfois en panne) : la lente et la moyennement lente. Tout est dans l'ambiance. Sleepy Eyes, c'est répétitif et toujours un petit peu la même chose, mais c'est infiniment délassant et relaxant.

* * *

LA COUNTRY DE LA MORT

La musique produite sous le nom JB Nelson, c'est un autre calibre.

La musique est noire. Blues y rime avec booze et chanter l'un ou boire l'autre passent pour les seules alternatives à un monde inamical. Les gens sont mauvais. Chaque jour est une lutte constante ². Et même quand le Père Noël descend en ville ³, c'est pas pour faire du joli. On aimerait en dire autant mais, trop timorés que nous sommes, on se censure, bien content de trouver en JB Nelson un porte-voix à une misanthropie latente mais bien réelle. La musique est noire, la voix n'est pas blanche car tout cela est débité sur le ton du constat impartial, ni péremptoire, ni pleurnichard. A peine atténué d'une douce d'ironie. Et quand des envies de meurtre ou de représailles ciblées lui poussent, il l'énonce semblablement avec des mots dont la saine simplicité décuple l'impact. « I think I'll take you down ».

Pour qui sait que le malheur aime la compagnie, ce florilège d'histoires noires, sombres, obscures, crépusculaires et implacables, explorant sans concession ce qui se cache de ténèbres dans le cœur des hommes, sera paradoxalement du plus grand réconfort. Des chansons à faire froid dans le dos mais chaud au cœur. Il va sans dire que JB Nelson me bouleverse doucement, me touche à l'intime et que, à mes moments d'intense introspection, je me demande même comment il fait.

« Ça vient juste comme ça, il me semble. J'essaie d'être honnête envers moi-même, pas seulement dans mes chansons mais dans tous les aspects de mon mode de vie ».

Il y a quand même ces passages bruitistes qui me chiffonnent (bien que je me plais parfois à imaginer quelques uns de ses fans ne l'aimant que pour ces morceaux expérimentaux et s'exaspérant de les voir interrompus par de la country). Quel intérêt à proposer ce genre de truc ?

« Encore une fois, je suis juste honnête envers moi-même. J'aime ça, alors je le fais. Je suis quelqu'un de créatif et la musique expérimentale est l'une des formes musicales la plus satisfaisante à faire. Elle offre beaucoup de liberté. Presque toujours je mets une piste bruitiste en ouverture de mes albums. Je sais que ça emmerde pas mal de gens, mais de le savoir, ça me rend, genre, heureux ».

« If you want to find me / you gonna have to sell your soul » (The Deathroom).

On est prévenu. JB Nelson ne fait pas de compromis. Il nous rappelle cette règle élémentaire et universelle (que l'abondance matérielle et l'autosuffisance intellectuelle nous conduisent parfois à oublier) : c'est aussi à l'auditeur de s'impliquer.

* * *

« Ça gèle encore plus que le téton d'un ours polaire là-dehors, et vous, damnés Virginiens que vous êtes, vous obligez un gars de l'Alabama à supplier pour une goutte de gnôle ? »

(The Last Ride, 2012)



Par cet éclat de rire se conclut la scène la plus émouvante de « The Last Ride », film sorti en 2012 et retraçant les derniers jours de Hank Williams, avec une telle subtilité et une telle confiance dans l'intelligence du spectateur que jamais le nom de Hank Williams n'est prononcé et qu'on ne le voit à

aucun moment se saisir d'une guitare ou pousser la chansonnette.

Pour mettre des mots sur les émotions contradictoires et l'amour indicible que je porte à JB Nelson, je vais me servir de cette scène. Le procédé est discutable, soit, mais le jury tranchera en toute impartialité.

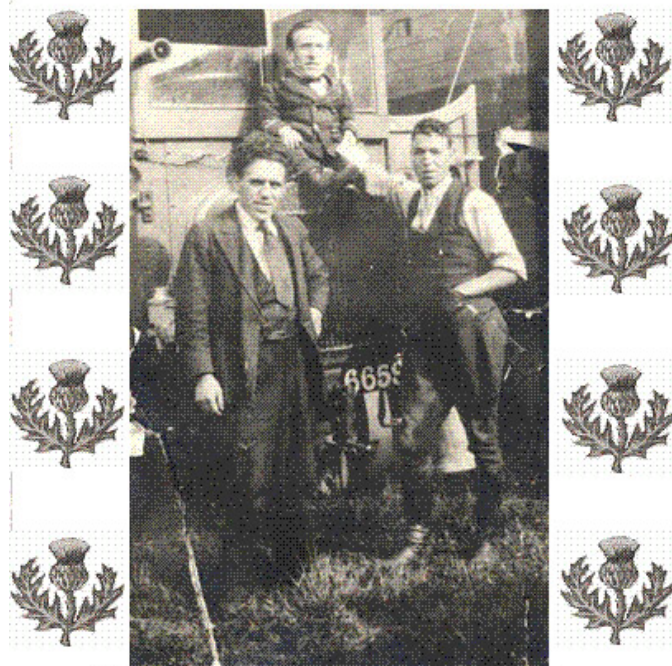
Donc. Au profit d'un arrêt essence en Virginie Occidentale, Hank Williams (que nous appellerons dorénavant « le chanteur de country agonisant » pour respecter l'anonymat dans lequel le film le maintient) entre dans le Drugstore et s'approche d'un petit orchestre de péquenots attablés dans un coin, des pedzouilles du cru, jeunes et vieux. Probablement attiré par les effluves de gnôle mais aussi par la musique hillbilly, le chanteur de country agonisant s'approche. Il renifle l'alcool de contrebande mais il sent aussi qu'il y a quelque chose d'authentique, de simple et d'universel qui se joue ici. D'indicible. Peut-être même ce qu'un autre que moi a nommé « l'angoisse d'être au monde sans avoir assez de mots pour en témoigner ». L'Esprit sans la Lettre.

Retour à la scène : les chiens de faïence se regardent. Un des vieux lui tend le bocal de moonshine et le chanteur de country agonisant s'esclaffe (« Je pensais que vous n'alliez jamais me le proposer! » suivi de l'exclamation citée plus haut (« Colder than a polar bear's tit out there and you damn Virginians make a Alabama boy beg for some sunshine ») - à noter encore la superbe malice du dialoguiste qui remplace « moonshine » par « sunhine » (en référence au froid qui règne à l'extérieur) dans le texte en V.O, mais n'insistons pas trop sur l'explication de texte (ça fait déjà beaucoup de parenthèses) et reprenons le récit). La suite est gestuelle conditionnée (le chanteur de country agonisant se rince le gosier et s'assied pour profiter de la musique) et libératrice : le tord boyau avalé comme le plus haut sacrement pour étancher la soif spirituelle, la musique écoutée pour apaiser l'âme torturée, la musique jouée pour rendre grâce à cet état communément agréable, quoique pas toujours apprécié à sa juste valeur, qu'est la vie.

Cosmo (février 2014)

- 1 « Weapons » (I've got plenty weapons just waiting for you darling)
- 2 « Kiss the hand you can't bite » (People are bad / Everyday is a constant struggle)
- 3 « A song for Christmas » (This Christmas is gonna be black / Santa Claus have nothing for you in his sack / He got so tired of your low down way / There's no one good in the world today)

JB Nelson and the Chainsaws



The people of this town have spoken



BIO.
Wallonie, en Belgique, le deux mai de l'An de Grâce 1961.
Il y eu un orage terrible suivi d'une formidable averse de crapauds monstrueux, mais le calvaire de mes parents ne commencerait qu'en 1971, quand, à l'âge de 10 ans je découvre le groupe SLADE et les hurlements incroyables de Noddy Holder, leur chanteur à rouflaquettes ! C'est un peu jeune pour devenir rock'n'roll addict, mais on choisit pas !

Jusque là, c'était chouette bien sûr, le grand air et la nature, jouer à la guerre avec les cousines (bikini girls and machine guns) et construire des cabanes dans les bois ! Mais bon, bientôt déboulent les Stones (Merde, je veux être Mick Jagger !), Alice Cooper (Let it Bleed !), Bowie-Ziggy (I'm so special), les Stooges (RAW FUCKIN POWER), impossible de citer tout ce beau monde. (J'ai oublié Lou Reed exprès, c'est mon côté Lester Bangs). Alors bien sûr, comme tout le monde, je voulais être une rockstar ! Ou au moins un rocker. Pas si simple dans ce petit bled de la Wallifornie profonde !

Mais en 76, les Sex Pistols débarquent et l'Athénée Royal de Florennes va prendre ça dans sa gueule d'école coincée du cul ! Moi et quatre potes, on devient gravement irrécupérables. Punk ? Un peu, mon neveu. La veste de mariage de mon père déchirée et ravaudée avec des épingles à nourrice, brassard «no fun», pantalon bombé «destroy», t-shirt «anarchy» en lambeaux et coiffure saut du lit «spiky», les baskets à bout de souffle, un collier de chien avec cadenas (ça, c'était après l'avènement de Sid Vicious) et un rictus vengeur complètent le tableau. Là, je ne parle que de moi, les autres étaient pire ! Steve, Gilles et Richard fondent «DCA» SANS MOI ! Un seul concert auquel je n'assiste pas, non mais ! Le groupe devient «Homicide» et là j'en suis ! Je peux enfin me la péter grave et faire mon Johnny Rotten devant les filles de l'école. «You wanna be meeeee !»

Le coup d'oeil dans le rétro fait mal : pretty vacant, c'est mieux que vacant tout court !

Maintenant ma vie est tellement vide que je me couche parfois à 19 heures.

Avant, au moins, on était «Pretty Vacant». On ressemblait à des chats de gouttière, à des oiseaux fiers d'être tombés du nid, à de jeunes clochards en guerre, à des chiots en colère. On cultivait assidûment notre arrogance hautaine devant les gonzesses, «I'm so special», vous rappelez pas ? David Bowie, lesson four, voir plus haut.

Puis il y eu mon passage à l'armée, l'Allemagne donc, ma passion pour Nina Hagen qui dura bien un an, la mort de Steve sur sa putain de moto, sans lui c'était plus pareil mais on a continué quand même...

Jusqu'au jour où ça n'était plus possible pour moi : le batteur n'est pas venu répéter parce qu'il devait «tailler la haie de son jardin» ! Tous ces mecs qui se marient, qui tondent leur pelouse et leur tête, qui te disent en souriant, «Alors Erik ! Toujours aussi cinglé ! ah ! ah ! sacré tête de lard ! ah ! ah !, tu changeras donc jamais, rocker for ever !» Ouais, j'aimerais bien. Mais je me demande si j'en serai capable. Ça demande de l'énergie d'écrire sur le rock, au début c'était facile, ça me vidait la tête. Maintenant ça devient plus dur : ma vie est tellement insipide qu'il faut vachement de temps pour me remplir la tête. J'arrive plus à m'exciter comme avant à chaque nouveau combo, style «Ouaah les Vines ! Oulaaah les Hives ! Comment qu'ils bottent le gros cul poussif des insanités que cette salope d'MTV nous fait avaler de force !» Ben oui, mais PERSONNE ne me FORCERA jamais à regarder MTV, et puis bon, maintenant on y voit les Strokes et même les White Stripes, alors à qui s'en prendre ? Et d'abord, pourquoi faudrait-il toujours s'en prendre à quelque chose ou à quelqu'un ? Je suis fatigué de répéter les mêmes trucs, mais en même temps, je ne suis pas sûr de répéter toujours la même chose. Je deviens plus accommodant, moins violent, mais plus difficile à émouvoir aussi, ça devient dur de me secouer, usé, aquaboniste incurable, et puis voilà. C'est plus une bio, c'est carrément un épanchement niagaresque ! Sorry folks !

Bon, terminons sur les souvenirs inusables (eux !) :

Les yeux écarquillés de Mireille et Pascale lors de mon premier concert avec Homicide.

Les après-concerts avec Steve, notre guitariste-ramoneur et ses éclats de rire immatures qui sentaient la bière fraîche et la gauloise sans filtre.

Les Cramps ! (ben oui, quoi !)

La seule fille avec qui j'aurais pu essayer de passer ma vie m'a fait le coup du «meilleur copain».

Sinon, et pour finir vraiment, j'ai trois points communs avec Charles Bukowski :

J'ai été postier, je picole et je cultive un désespoir enthousiaste. Avec Lester Bangs, outre des tas de disques que nous aimons tous les deux, je pense comme lui qu'écrire VRAIMENT sur le rock'n'roll et ce qui tourne autour, est quelque chose de foutrement important !

Je pense aussi qu'il était le meilleur.

Jack In the Box
(juillet 2003)

Contexte : Quand j'avais demandé une courte bio de chaque contributeur, Jack avait envoyé ça (voir ci-dessus) et quand je lui avais précisé ce que j'entendais par « court », sa seule réaction a été : « ah merde ! me suis encore répandu comme un Brel en flagrant délit d'ébriété ! » Du pur Jack, quoi.

F C
O O
R O
T K
U I
N E
E S

«
- Il faut que je réfléchisse.
- Oui bien sûr, réfléchissez. Ça ne sert à rien, mais c'est bien la moindre des choses »

Jean Echenoz (Les grandes blondes)



Ce zine est dédié à ceux qui ont grandi dans les années soixante-dix... et à ceux qui n'ont jamais grandi.